complexe que ne le feraient croire les mesures acoustiques. Il n'est pas exclu de penser que, indépendamment de la durée réelle de l'émission, l'impression de longueur soit renforcée par le fait de la coupure perçue entre l'articulation de deux consonnes successives, particulièrement entre deux implosions. Le heurt, ou, si l'on veut, le vide qui en résulte ajoute son effet à celui de la durée. Interprétation qui peut s'appuyer sur la remarque présentée par A. Meillet dans ses *Origines indo-européennes des mètres grecs*, p. 9 : « Il y a syllabe longue là où le sujet parlant sent une longue, et brève là où il sent une brève. Il ne s'agit pas ici de physique, mais d'une action exercée sur l'auditeur. »

On voit que le problème, d'ordinaire méconnu, est complexe et méritait d'être posé.

J. MAROUZEAU.

V

A PROPOS DE LUCRÈCE II, 88

PAR REMY DE RAVINEL
Professeur au Scolasticat de Laval

SOMMAIRE. — *La leçon* a tergibus *et la correction* a tergo ibus *font difficulté l'une et l'autre pour le sens et pour la forme. Ne peut-on songer à* a tersibus, *le mot* tersus *étant attesté par Apulée, et le pluriel conforme à l'usage de Lucrèce? La confusion de* s *et de* g *a pu se faire dans un manuscrit intermédiaire entre les descendants carolingiens et l'archétype en capitale, facilitée d'ailleurs par la suggestion de l'expression usuelle* a tergo.

Lucrèce, dans le passage (83-88) auquel appartient ce vers, aborde l'étude du mouvement incessant des atomes. Leur mouvement, dit-il, est dû soit à la pesanteur propre à chacun d'eux (*grauitate sua*, v. 84), soit au choc éventuel d'un autre (*ictu forte alterius*, v. 85). Ces chocs provoquent à leur tour des rebondissements immédiats en tous sens (*diuersa repente | dissiliant*, v. 86-87). La chose n'est pas surprenante, ajoute-t-il ; et il s'explique : *neque enim mirum, durissima quae sint | ponderibus solidis, neque quicquam a tergo ibus obstet* (v. 87-88).

Deux raisons, donc, sont données de ces rebondissements immédiats. La première est manifeste : les atomes sont très durs (*durissima*), et surtout massifs, pleins (*ponderibus solidis*), ce qui exclut toute résistance intérieure, comme celle qui, dans un composé, résulte de la combinaison des mouvements propres à chacun des atomes composants (cf. le *consociare... motus* du vers 111). La seconde raison est claire aussi : les

atomes, se mouvant dans le vide (cf. v. 83 : *quoniam per inane uagantur*), n'éprouvent pas non plus de résistance extérieure ; mais la façon dont cette raison est énoncée est quelque peu déconcertante : « rien ne leur fait obstacle par derrière » : *neque quicquam a tergo ibus obstet*[1]...

On s'attendait plutôt à voir signaler l'absence de résistance *en avant* ; et c'est la première difficulté présentée par le texte. — Mais c'est, dit-on, que les atomes reculent (cf. Bailey, t. II, p. 817) ! — Est-ce bien exact? Lucrèce dit seulement : *diuersa... dissiliant* : ils rebondissent dans différentes directions[2].

Au reste, la leçon *a tergo ibus* résulte d'une correction. Les manuscrits (O Q G) portent unanimement *a tergibus*. Certes, *tergibus* ne pouvait être conservé, la forme normale étant *tergis* (de *tergum, -i*), adoptée par Lambin (1570), reprise par Lagrange et Blanchet (coll. Garnier, 1871), mais qui donne un vers spondaïque ; *tergoribus*, de *tergus, -oris* (cf. Virg., *Én.* 1, 211 ; 7, 666 ; 9, 764), supposable par analogie avec *pectus, -oris*, ne trouvait pas place dans le vers. Par ailleurs — et cette remarque de M. Ernout (*Commentaire...*, I, p. 225) suffirait à discréditer *a tergibus*, aussi bien que *a tergis* et *a tergoribus* — « le pluriel de la locution *a tergo* ne se rencontre nulle part, qu'elle s'applique à un pluriel ou à un singulier ». Aussi Vossius avait-il, au XVII^e^ siècle, opté pour la lecture, généralement reçue depuis, *a tergo ibus* (*ĭbus* supposé sans doute abrégé par analogie avec *quĭbus*). Mais nous venons de voir les difficultés que soulève *a tergo*.

Or, *ibus* soulève une difficulté d'un autre ordre. Si la forme se rencontre, en effet, chez Plaute (*Curc.*, 506 ; *Mil.*, 74 ; *Truc.*, 106 — ce dernier beaucoup moins sûr, et encore s'agit-il de *ībus* et non de *ĭbus*) — elle semble, en dehors de ce passage, inconnue de Lucrèce. Lachmann en a bien introduit deux autres exemples (4, 934 et 6, 755), mais ils sont combattus par Munro. Celui-ci en introduit un troisième (6, 1012) : tous

1. Absence de résistance intérieure, absence de résistance extérieure : ce sont bien les deux facteurs que présente, en ordre inverse, la *Lettre* d'Épicure à Hérodote, n. 44 (cf. le *Commentaire...* de Lucrèce par A. Ernout et L. Robin, 3 vol., Paris, « Belles-Lettres », 1925-1928, t. I, p. LXIV ; pour le texte grec, voir le Lucrèce de C. Bailey, 3 vol., Oxford, 1947, t. II, p. 816).

2. « En sens opposés », si l'on veut, mais non pas diamétralement opposés (cf. *dis-*), et cela d'autant moins que les chocs ne se produisent pas forcément de plein fouet : noter que, dans l'expression *obuia conflixere, conflixere* est intransitif (Bailey), *obuia* appositif au sujet : « ... rencontrant, ils ont frappé... » ; le cas de 4, 1216, est différent. L'explication de L. Robin est à rejeter : « rien ne les arrête par derrière, puisqu'ils descendent en pluie des hauteurs du vide infini » (*Commentaire...*, t. I, p. 225) ; elle ne vaudrait que pour des atomes qui (*feruntur*) *grauitate sua*, mais ce n'est pas d'eux qu'il est question ici ; et l'on voit combien le point de vue (*a tergo*) reste étrange.

La difficulté avait été sentie par Patin, qui traduisait (sur le même texte, semble-t-il) : « et ne rencontrant rien en dehors qui les retienne » (3^e^ éd., Hachette, 1893). — *A tergo* n'offre, au contraire, aucune difficulté dans les trois autres passages où l'emploie Lucrèce : 5, 1320 concerne les animaux attaqués *a tergo*, 4, 194 et 6, 1026 la force propulsive des simulacres qui les saisit *a tergo*.

trois sont rejetés par Bailey. Et ils sont, en effet, si peu probables que M. Ernout ne les a même pas signalés (*Commentaire...*, t. II et III *in loc.*). Si, dans son édition, il a admis celui qui nous occupe, il s'est ailleurs montré assez sceptique à son sujet (*Morphologie historique du latin*[3], Paris, Klincksieck, p. 84, et éditions antérieures). Enfin, Diels (1922) l'avait carrément rejeté.

Bref, il semble que chacun des deux éléments de la correction soit à éliminer.

Faut-il alors revenir tout simplement avec Diels au texte des manuscrits : *a tergibus*, et y voir avec lui une forme vulgaire de pluriel répondant à *crura*, *cruribus* (cf. Bailey, t. III, p. 1752)? Même admise cette dernière explication, il semble qu'on se heurte toujours aux deux difficultés signalées plus haut : le pluriel inusité de l'expression *a tergo*, et plus encore l'inaptitude de la même expression, au singulier ou au pluriel, à caractériser la situation des atomes après les chocs reçus : ils ne reculent pas, mais ils rebondissent en tous sens.

Je propose de lire *a tersibus* : « ... et rien ne fait obstacle de la part des frottements ». La correction est minime, et le sens est pleinement satisfaisant : nous avons là, en effet, le second facteur attendu, puisque les atomes circulent à travers le vide (v. 83) : ni résistance intérieure des atomes qui sont *durissima / ponderibus solidis*, ni résistance extérieure par frottement. Le mot *tersus*, *-us*, il est vrai, est rare : il n'est pas ailleurs chez Lucrèce, n'est pas attesté avant lui, et ne se retrouve que trois fois, chez le seul Apulée, au point que Freund-Theil le qualifie de « mot d'Apulée ». Y a-t-il là pourtant une objection valable à propos d'un auteur qui compte tant de mots rares, ou non attestés avant lui, ou forgés par lui, ou enfin tant d' « apax legomena »? D'autant plus qu'il ne s'agit pas ici, comme dans le cas de *ibus*, d'une forme purement grammaticale dont la rencontre devrait être relativement fréquente. Plaute d'ailleurs — l'a-t-on remarqué? — a employé *extersus*, disant : *linteum extersui* (*Curc.*, 578), comme Apulée dira *lintea tersui* (*Met.*, 1, 23, 8 ; cf. 1, 7, 2).

Le mot, par ailleurs, est bien choisi : l'idée d'essuyage, propre à *tersus*, est proche de celle de frottement, comme le montre l'exemple suivant d'Apulée : *tersui dentium petere aliquid* (*Apol.*, 6, 3). Et Lucrèce lui-même emploie, à propos du tonnerre, le verbe *tergere*, en un sens qui élargit encore l'idée de frotter : *aridus unde aures* terget *sonus ille* (6, 119)[1].

Quant à l'emploi du pluriel, peut-être surprenant au premier abord

1. « ... de là naît ce bruit sec qui écorche les oreilles » (trad. A. Ernout) ; *terget* est amené ici par *aridus ;* l'idée de « frotter » est exprimée par le *radentes* du vers précédent. — Pour des sens intermédiaires entre essuyer et écorcher, voir Hor., *Sat.*, 2, 2, 24 (« caresser ») ; Virg., *Én.*, 7, 626 (« fourbir »).

pour un mot de ce type (cf. les classiques *fletus*, *gemitus*, les trois *tersui* d'Apulée et l'*extersui* de Plaute), il est amplement autorisé par les relevés que l'on peut faire dans l'*Index* de Paulson[1] ; je ne citerai ici que les deux exemples de *offensus*, « chocs », « heurts », spécialement probants, puisque ce mot désigne un genre d'opération analogue à celui qu'exprime *tersus* : il s'agit dans le premier exemple de l'amenuisement progressif de la force percutante (*ictus*) des simulacres sous les coups de l'air : *cogit hebescere eum crebris* offensibus *aer* (4, 359), et, dans le second, de la foudre qui ne laisse guère ralentir sa marche : *non igitur multis* offensibus *in remorando / haesitat...* (6, 333-334). Ce pluriel se justifie, en outre, par le fait qu'il s'agit d'opérations concrètes, se référant à plusieurs atomes (cf. le pluriel *quae... sint*), alors que les exemples d'Apulée fournissent une notion bien proche de l'abstrait.

Ainsi écartées les principales objections que l'on pourrait opposer à notre interprétation[2], venons-en à la confirmation que lui apporte un peu plus loin le texte même de Lucrèce (v. 150-160). Celui-ci y met en opposition le comportement des rayons du soleil à travers l'espace et celui des atomes à travers le vide.

Les premiers ne circulent pas dans le vide, et s'en trouvent ralentis dans leur marche, obligés qu'ils sont de se frayer pour ainsi dire un chemin à travers l'atmosphère (150-152) ; en outre, leurs éléments ne sont pas simples (153-154), ce qui suppose un freinage intérieur ; aussi rencontrent-ils finalement une double résistance : *quapropter simul inter se retrahuntur* (résistance intérieure) et *extra / officiuntur* (résistance extérieure), *uti cogantur tardius ire* (155-156). Les atomes, au contraire, étant simples et solides (157), et circulant dans le vide (158), ne subissent — l'ordre d'exposition est inversé — ni résistance extérieure (*nec res remoratur / ulla foris*, 158-159), ni résistance intérieure (*atque ipsa suis e partibus unum, / unum in quem coepere locum conixa feruntur*, 159-160). Il semble que le *nec res remoratur ulla foris*, auquel s'oppose, s'il s'agit des rayons du soleil, le *extra officiuntur*, réponde très exactement au *nec quicquam* a tersibus *obstet* que nous proposons[3].

1. *Index Lucretianus*, Göteborg, 1911 (les références sont parfois à modifier légèrement pour correspondre aux éditions récentes). Je ne relève, à titre d'exemples, que les noms désignant des mouvements proprement dits ou des gestes de nature diverse : *ascensus, casus, coetus, concursus, conexus, congressus, conventus, cursus, defectus, fluctus, gressus, impetus, meatus, motus, obitus, portus ; adactus, flatus, haustus, missus, morsus, nisus, offensus, partus, risus, tactus, uisus* (auxquels il faudrait donc ajouter *tersus*). Tous mots employés, répétons-le, au pluriel, et, pour une bonne proportion, aux cas obliques.

2. Les difficultés grammaticales sont sans importance. Notons cependant, à propos de *a tersibus*, que la préposition *a* s'imposait, non seulement pour souligner l' « ablatif », mais plus encore pour éviter toute amphibologie avec le datif (cf. 1, 289 : *quicquid* fluctibus *obstat*) ; elle aura pu, du reste, comme nous le dirons bientôt, être pour sa part à l'origine de l'erreur du copiste. — Le complément d'*obstet* est facile à suppléer : *quominus diuersa... dissiliant* (cf. déjà Lemaire).

3. N'était-ce pas finalement la pensée de Patin? (Cf. note 2, fin.)

On peut se demander en terminant à quel moment l'erreur — *tergibus* pour *tersibus* — se sera glissée dans les manuscrits : *s* et *g* étant impossibles à confondre en écriture caroline, la lecture de O et de Q n'y a certainement pas donné lieu, et les éditeurs ont bien lu *tergibus*. Faut-il penser alors que les scribes carolingiens auront fait une faute de lecture dans cet « intermédiaire en minuscule, du VII^e^-VIII^e^ siècle, copié en Gaule ou en Irlande », et qu'il faut supposer entre les manuscrits carolingiens et l'archétype en majuscule (cf. A. Ernout, *Introduction* au texte et à la traduction, p. XVIII)? La vraisemblance est assez mince s'il s'agissait de mérovingienne et d'irlandaise. Faut-il alors remonter jusqu'à l'archétype? Il est certain qu'en onciale G est assez proche de S ; mais s'agissait-il d'onciale? et surtout, s'il est facile de prendre un G pour un S, l'inverse ne l'est pas. Peut-être faut-il dire tout simplement qu'à un stade indéterminé de la transcription, le mot *tersibus* étant rare, le scribe se sera laissé entraîner par les premières lettres du mot et l'expression courante *a tergo* : *a tergibus*, malgré son barbarisme, était la leçon facile, *a tersibus* la leçon difficile.

Remy DE RAVINEL.

VI

L'HEURE DES CADEAUX POUR THALLUS LE CINÈDE
(Catulle, 25)

PAR JEAN COLIN
Chargé de mission

SOMMAIRE. — *Pour interpréter le vers « désespéré » 25, 5, qui commande le sens de tout le morceau, on doit tenir compte de la triple signification du mot « cinaedus » — baladin, parasite et mignon — en restituant : « cum diva (= Venus) muliera(r)ios (in)tendit oscitantes. » Conjecture basée à la fois sur les documents archéologiques, les circonstances sociales et les données paléographiques.*

Dans des recherches en cours sur « la vie et la condition sociale de la plèbe romaine sous l'Empire », et spécialement sur les cinèdes — baladins, parasites et mignons[1] — nous avons eu l'occasion de rencontrer, sans pouvoir l'envisager dans notre cadre chronologique, le *locus desperatus* de Catulle 25 : vers étrange qui a fait l'objet de corrections échelonnées sur plusieurs générations. Une exégèse basée sur l'archéologie

1. Cf. J. Colin, *Juvénal, les baladins et les rétiaires d'après le ms. d'Oxford*, Turin, 1953, 72 p., 12 fig. (extr. *Atti Ac. Torino*, 87).